

Isabelle Larpent-Chadeyron

Neuf mois



Neuf mois



Isabelle Larpent-Chadeyron

Neuf mois

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3602-3

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*Ce texte est un poème d'amour, un refrain à
parcourir lentement, doucement, comme si
les mots pouvaient à eux seuls
retranscrire le souffle du temps qui passe et
l'effluve des saisons.*

*Ce texte est aussi le chemin forgé par neuf
mois d'odyssée fantastique,
un sentier sans embûches, la voie de l'être à
l'être, l'apprentissage de la simplicité, de la
spontanéité,
mais également de l'humilité.*

*Ce texte est un cadeau pour toi, l'enfant, un
présent que tu découvriras
bien plus tard, lorsque tu seras en âge de
comprendre la richesse
et le bonheur d'avoir pu partager tous ces
mois à tes côtés.*

Ce texte est à toi, mais il est d'abord toi !

*Ouvre le livre. Accomplis-toi. Fragile
Avec ta force, exprimant l'arbre et l'ange,
Et te sachant à l'image d'un autre
Qui te créa d'un frisson de plaisir.*

Robert Sabatier,
Icare et autres poèmes.

Neuf mois. Déjà neuf mois que tu es là ! Neuf mois à te porter en moi, en mon corps, en mon sein, à te sentir vibrer, bouger, exister ! Neuf mois d'attente, d'espérance et de joies. De souffrances aussi. Car le corps est un, le corps est lui et lorsqu'il se scinde, lorsqu'il s'apprête à t'accueillir, toi, l'enfant, il résiste, il cherche, il fouille et il trouve. Il te découvre tapie, prête à surgir, à vivre, à hurler, à donner ! À donner ce que tu es, ce que tu vas être, ce que tu seras. Embryon, fœtus, que sais-je encore de ces mots qui ne sont que des mots et qui ne parviendront jamais à te décrire ? Des mots, rien que des mots. Et puis toi, ici, assise. Après ces neuf mois.

Tu t'es formée. Tu as respiré. Tu as grandi. Tu es là. Unique, impartiale, fragile.

Douce. Douce comme la soie qui paraît recouvrir ta peau, ton visage, et que je n'ai de cesse de caresser, de sentir !

Irremplaçable et véritable.

Vivante.

*

*

*

Est-ce pour toi que je vais écrire ces lignes, ces paragraphes qui nous suivront quelque temps, bien après ces neuf mois d'épopée ? Est-ce donc à toi que je vais dédier ces pages, comme pages de vie, comme pages de sang, de ce sang qui coule à présent dans tes veines et que je t'ai donné, jour après jour, dans ce merveilleux voyage que nous avons effectué ensemble ?

Ce sang de mon corps à ton corps, ces artères de vie, ces vaisseaux fantômes à peine échoués.

Ce sang devenu toi.

Qui ne m'appartient plus.

Mais quelle folie subite me pousse à transcrire cela, à vouloir te laisser ces traces de toi, de moi, de nous, bien avant tout, bien avant nous ?

Je te parle du bout des lèvres.

Tu ne sais pas encore lire et pourtant, je devine déjà en toi cette volonté d'approcher, de sonder et de connaître.

De comprendre.

Les évidences comme les paradoxes.

Et c'est prodigieux.

Simplement parce que tu es indéfinissable et que de ton être naîtront progressivement les ébauches d'une nouvelle vie, d'une existence qu'il ne sera donné qu'à toi de maîtriser.

Ta vie.

Ton existence.

Ce chemin de toi à toi parcouru.

*
* *

Il fait froid. L'hiver arrive à grands pas.

Tu dors encore, bien au chaud dans ta chambre,
bien au chaud dans ce lit qui connaît à présent tes
secrets, tes rêves et tes craintes.

Où te trouves-tu ? Vers quel astre partie, vers
quelle planète envolée ?

Non, je ne saurai rien de tes songes ni de tes
chimères !

Dehors, le ciel s'est recouvert d'un épais manteau
de brume. Un bouleau, au loin, se balance légèrement
et une corneille égarée pousse un cri qui transperce
les nues.

Moi, je suis là, à t'attendre, à attendre que la
pesanteur qui recouvre la froidure se scinde
lentement, brusquement peut-être, en un écho puéril,
l'écho de ta voix, de ce son qui, un soir d'hiver,
déchira le jour.

Rien.

Rien que le silence, que la douceur ouatée de
l'appartement.

Attendre.

Simplement.

Que tu décides de te réveiller.

Que tu décides de t'éveiller comme l'aube apparaît
tout là-haut, bien plus loin encore que le firmament.

Entendre quelque agitation, tout à coup, et puis
plus rien.

Quiétude de ces heures qui s'égrènent furtivement, subrepticement.

Retenue de souffle.

Ne pas faire de bruit. Ne pas te troubler, toi si fragile.

Respecter la tiédeur de cette chambre qui te contient tout entière.

Avancer, marcher doucement, comme si l'empreinte même de mes pas pouvait te déranger.

Suivre cette volonté, ce désir inconscient que tu entretiens de rester couchée bien au chaud, alors qu'au-dehors l'hiver gèle peu à peu les branches des arbres.

Ne rien dire, ne plus rien exprimer qui pourrait t'importuner.

Être présente comme un frémissement de vent, comme une brise caressante.

Rien de plus.

...

Silence.

...

Attente.

...

Et puis un pleur, soudain, me tire de ces notes, de ces pages, pour venir à toi.

Tu es là, souriante, babillante.

Tu t'éveilles au jour comme une aube nouvelle et tu cherches d'avance à tout prendre, tout savoir, tout connaître.

Tu as dormi. La vie reprend son cours.

Est-ce donc toi qui rythmes nos heures de tes fraîches vocalises ?

Ne rien ajouter.

Te regarder, te choyer et apprendre sans limites la vérité de ta présence.

*

* *

Je commence à peine ce texte que déjà, tes premiers maux apparaissent.

Ton père et moi sortons de plusieurs séances de kinésithérapie respiratoire où, sur les conseils de ton pédiatre, nous t'avons emmenée.

Que penser de ces manipulations où je te vois sanglotant, subissant un tourment dont tu ne comprends certainement pas les raisons et d'où tu ressors exténuée, brisée, les larmes aux yeux et, so-disant revigorée ?

Tu tends les bras vers nous, implorante, suppliant que l'on te porte, à bout de souffle et la poitrine compressée par ces mains qui viennent soigner ta bronchite !

Tu pleures, tu hurles, et nous restons là, incapables de rien articuler, réprimant, ton père autant que moi, ce désir, cette envie de crier, de tout arrêter et de t'emporter loin, loin de ce cabinet trop propre et trop blanc.

Trop impersonnel.

Tu es là, torse nu, fragile et vulnérable.

Et moi, je suis à deux doigts de défaillir.



Tu as froid.

L'hiver n'a pas dit son dernier mot.

Je t'habille chaudement, t'enveloppe dans d'épais manteau, bonnet, écharpe et moufles qui t'entravent, qui t'empêchent de bouger comme tu le voudrais.

Mais tu souris, tu examines, prête à te promener, à te satisfaire de ces merveilles qui s'offrent à tes yeux, sur ce chemin que nous empruntons pas à pas et qui nous mène jusqu'à l'école de ton frère.

Tu ne dis plus rien.

Le vent est sec et je t'admire.

Autour de nous tourbillonnent mille feuilles, arrachées aux végétaux par la bise de cet automne qui n'en finit pas de passer, et qui annonce chaque jour un peu plus l'hiver naissant.

Sur le sol, sur les trottoirs ou dans l'herbe fanée, traînent ces épaves de couleurs, toutes plus bariolées les unes que les autres et je t'interpelle, toi la pure, toi la douce, pour que tes sens nouveaux s'ouvrent à ces coloris sans fin.

Tu regardes, avec cette innocente candeur qui découvre, qui estime et qui s'imprègne, telle la palette du peintre, de ces pourpres et de ces ocres.

Tu apprends.

Tu ne le sais pas encore.

La bise continue à souffler et nous avançons sans perdre de temps.

Certains oiseaux découragés s'envolent promptement, et tu t'en étonnes.

Que dire de plus de ces circuits merveilleux où la présence de ton frère et de toi m'enrichit ? Que dire de ces tons, de ces teintes qui dressent petit à petit la toile de notre vie, de ces heures égrenées qui comblent mes espoirs ?

Oui, tu es là, cheminant et cherchant tout autour de toi à attraper par brassées ces feuilles qui, soudain, se remettent à tourbillonner.

Je ne parle plus.

Je te laisse vibrer et sourire, en toi-même, à ce phénomène de la création qui te dédie ses peintures les plus fécondes.

Te souviendras-tu, dans un an, dans dix ans, de ces marches et de ces paroles que nous partagions ?

Sauras-tu reconnaître, si tu reviens ici, ces arbustes et ces bosquets qui jalonnaient notre parcours ?

Au fond de toi, tout simplement, un écho, un souffle discret, comme un secret que la brise chuchotera à tes oreilles.

*

*

*

Il a neigé.

Pour la première fois.

Nous sortions tôt, ce matin, lorsque des milliers d'étoiles blanches se sont mises à tourbillonner.

Ton frère, heureux, tentait de les attraper et toi, songeuse, tu te demandais sans doute ce que signifiaient ces myriades de flocons !

Je t'ai recouverte pour te protéger et nous avons lentement avancé sous cette couverture fine qui tapissait tout.

Les végétaux avaient perdu leurs feuilles et étaient saupoudrés d'un voile lumineux, pur et délicat, subtil et fragile.

Tu ne disais rien.

Ton frère courait, s'épanouissant dans ces toutes premières neiges.

Lorsque nous sommes revenues à la maison, transies de froid, et que je t'ai prise contre moi, tu t'es subitement agitée, et j'ai senti en toi cette envolée, cette chance d'avoir vécu un instant diaphane, presque magique.

Nous nous sommes approchées de la fenêtre et tu as deviné, au loin, les arbres, imposants de blancheur.

Toi, bien au chaud, tu respirais la quiétude et la douceur de te savoir là quand tout passe, quand tout fuit.

Rien de plus en ce tout premier matin d'hiver, en ce tout premier matin de neige fine.

*

*

*

Temps froid, impénétrable et cisailant.

Tu tousses et tu t'enrhumes.

Au-dehors, il ne neige plus, mais le ciel paraît laiteux, blafard.

Lorsque nous marchons dans la rue, nous ne découvrons plus que deux ou trois passereaux égarés s'attachant à grappiller quelques miettes de pain.

Les voitures sont bruyantes.

Tu ne bouges pas.

Nous allons chercher ton frère à l'école et tu le sais.

Tu attends. Tu guettes et tu espères.

Et puis tu souris de le voir arriver, joyeux et agité

Il se jette à ton cou, t'enlace, fier de dévoiler à chacun sa petite sœur.

Je vous considère tous les deux, satisfaite et heureuse.

*

* *

Je t'observe : tu réalises déjà tellement de choses !

Tes pieds menus m'attendrissent. Je les embrasse, petons tendres et charmants !

Tu es exquise, délicate et rebelle.

Séductrice.

Têtue.

Indisciplinée.

Mais cela n'a pas d'importance.

Nous sommes tombés sous ton charme.



Prague.

Aéroport Letiste Ruzyne.

Nous passons une semaine dans cette ville fabuleuse, arpentant les rues et les boulevards, et nous étourdissant de l'ambiance féerique propre aux capitales, les veilles de Noël.

Toi, radieuse, tu te repais de ces couleurs et de ces odeurs, des teintes et des lumières qui illuminent ce lieu.

Un peu de neige, le froid intense de ce mois de décembre et la magie kafkaïenne mêlée à la présence non moins illustre de Dvořák.

Tout devient splendeur, même les édifices chamarrés ou biscornus, même les marionnettes qui sans fin déambulent au bout de leurs ficelles !

Tu t'enivres de ces effigies nouvelles, de ces emblèmes et de ces images, comme si, tout à coup, elles s'imprégnaient dans ton œil tels des clichés de photographe.

Hôtel Malá Strana.

Le pont Charles et la Vltava.

Églises, palais baroques, monuments et statues.

Le château, demeure séculaire des rois de Bohême.

Nous marchons à pas rapides.

Il fait froid.

Au café Neruda, nous nous arrêtons un instant pour commander un apfelstrudel, une pâtisserie

autrichienne à base de pommes, de cannelle et de raisins secs.

La chaleur de cet estaminet nous réchauffe.

Nous rentrons en direction de l'hôtel.

Trois ou quatre tramways nous croisent.

Le jour commence à décroître.

Nous avons découvert plusieurs marchés animés.

Ton frère t'a choisi un petit ange pour décorer votre sapin de Noël.

Ce soir, nous ressortirons manger quelque goulasch ou spécialité tchèque dans un restaurant.

En attendant, tu viens de t'endormir et tu rêves déjà, bercée par ces arômes et ces effluves d'épices, par ces crèches colorées et enluminées, bariolées de mille peintures éblouissantes.

Dans vingt-quatre heures, nous reprenons l'avion pour la France.

Subsistera-t-il, au fond de toi, une évocation de cette escapade ?

Peut-être un jour, à l'instar de nombreux passagers, voudras-tu revenir en ces lieux ?

Tu en gardes pour l'instant le mystère.

*

*

*

Noël.

Ton tout premier Noël.

Tu as été comblée.

Magie de l'enfance et de ses enchantements, de ces exclamations ingénues et sincères, magie de voir ton frère t'aidant à déchirer ces paquets-cadeaux dont tu ne saisis pas la raison d'être.

Dont tu ne connais pas, non plus, le contenu.

Tu es encore innocente et inexpérimentée.

Tu deviendras vite habile et chevronnée !

Dans un an, vous serez deux à installer la crèche, à décorer le sapin et à coller sur les vitres cent dessins originaux.

Pour l'instant, ton frère se repaît de cette primauté éphémère qui l'impose comme le *grand* de la maison !

*
* *

Tu joues avec tes mains comme avec des baguettes.

Oui, des baguettes de fée.

Précise et minutieuse, tu explores chaque recoin de ta chambre, chaque objet avec soin et exactitude.

Méticuleuse, pointilleuse...

Quels adjectifs sauraient à eux seuls te décrire et t'envelopper ?

Tes petits doigts s'avancent, reculent, touchent, effleurent puis n'osent plus. Peureux, craintifs et effarouchés, puis tout à coup emportés, offensifs et coléreux.

Tu évolues sur deux tableaux à la fois, mais n'est-ce pas justement cela l'aventure de la vie humaine ?

Ce besoin, cette nécessité de se hasarder, de fléchir aussi pour découvrir et comprendre ?

Encore des mots : explorer, visiter, examiner ; parcourir, franchir.

Reconnaître puis admettre.

Trouverai-je le terme exact qui, à lui seul, pourra t'énoncer et t'exprimer, peindre ce tout nouveau pastel de toi ?

Je te suis, te contemple et te croque.

Oui, je le sens, tu es cette peinture qui se forme et s'ébauche progressivement, comme s'il n'existait pas assez de camaïeux pour te broser tout entière.

Je cherche sur ma palette les teintes parfaites, la nuance qui recréera ta peau, ton nom et ton authenticité.

Attendre un peu.

Que tes minuscules doigts terminent leur exploration et que ces incursions de toi à l'existence entretiennent ce voyage que tu n'achèveras jamais.

Parce qu'il en est ainsi.

Rien de plus en ce début du jour où le soleil darde ses premiers rayons, mais ne parvient pas, malgré tout, à adoucir ce froid qui nous désarme tous.

*

*

*

Tu as dix mois.

Tu marches à présent à quatre pattes, tentes de te relever puis retombes lourdement, comme si tes

jambes fragiles ne voulaient pas prendre le risque de te porter.

Attendre.

Encore un peu.

Tu n'as que dix mois.

*
* *

Il fait nuit.

Nous rentrons d'une invitation.

La galette des Rois.

Toi, assise dans ton siège auto, tu n'as pas sommeil.

Il est pourtant tard et le froid s'imisce par tous les pores de notre être.

Ton frère, heureux d'avoir découvert la fève, regarde par la fenêtre les lumières de la ville, petit mage de la soirée.

Nous roulons en silence.

Le Cendre, Cournon, Aubière, Clermont-Ferrand. Plusieurs voitures nous croisent, des feux de toute part et ces pigmentations que tracent devant nous les phares des véhicules.

Je me retourne : tu viens subitement de t'endormir.

*
* *

Au crépuscule, le salon était éclairé par les rayons de la lune. Une clarté d'astre flamboyant, presque éblouissant !

Nous l'avons observée, toutes les deux, ne sachant comment expliquer ce mystère des planètes, des étoiles et du Cosmos.

Un biberon de lait, tiède et sucré, et puis ce départ dans le froid, quand tout s'éveille à peine et que les pare-brise des automobiles sont encore recouverts de givre.

Il a gelé cette nuit.

Temps glacial.

La froideur de l'air ne semble pourtant pas t'émouvoir et tu chemines, discrète, dans ta poussette, surveillant ton aîné qui prend un peu d'avance.

Un chat roux croise notre chemin et ton œil est happé par le félin. Nous nous arrêtons pour l'admirer. Il se frotte contre les jambes de ton frère qui, surpris, ne sait comment réagir. Il passe toutefois sa main sur son pelage et le caresse, circonspect. Toi aussi, tu meurs d'envie de l'aborder et le matou l'a compris. Il te dévisage et joue de sa séduction de dandy.

Tu souris.

Au loin, le ciel se pare de colorations discrètes, cuivrées, presque fauves.

Les nuances de l'aurore se reflètent sur les façades des maisons et nous les contemplons.

Ta respiration provoque ces petites vapeurs d'eau, de buée dont s'amuse les enfants.

Il y a du monde, aujourd'hui, sur la route, et les véhicules dégagent autour d'eux une pollution qui nous agresse.

Nous marchons rapidement.

Quelques oiseaux, hagards, recherchent une nourriture inexistante.

Si nous y pensons, demain, nous leur apporterons du pain !

*
* *

Ce soir, nous descendons prendre l'apéritif chez des voisins.

Leur fils se trouve dans la même classe que ton frère et ils jouent souvent chez l'un ou chez l'autre. Nous nous rendons également des services réciproques : vous garder, en cas d'imprévu, remonter le petit de l'école parce que sa mère, fatiguée par sa grossesse, doit rester allongée, etc.

Toi, tu galopes partout, inspectant cet appartement qui ressemble au nôtre, mais qui ne lui correspond pourtant pas exactement.

Faire attention aux prises, aux objets fragiles, à tout ce qui traîne.

Tu es délurée, rapide, investigatrice.

*
* *

Après-midi de janvier.

Pas un bruit.

Tu sommeilles.

Ce matin, tu t'es réveillée bien avant l'aube. Il faisait encore nuit et l'obscurité répandait de toute part la pesanteur du silence qui donne à ces moments uniques l'engourdissement des tout premiers réveils.

Ton père et ton frère dormaient toujours.

Juste un biberon de lait, quand tout repose.

Et puis ce sursaut, tout à coup, et ce besoin de montrer de l'index cent points microscopiques, cent réalités qui t'animent subitement !

Tu t'agites et tu bouges, tu scrutes et tu touches.

Un mot plus haut que l'autre, et te voilà répondant à mes paroles de tes babils tempétueux.

Tu protestes et trépignes, victime innocente de l'incompréhension des adultes.

Et puis tu t'abandonnes, candide et ingénue, prête à déjouer tous les mauvais tours que te jouent tes petits doigts explorateurs.

Tu te câlines et te cajoles, séductrice déjà de tes parents.

Perspicace. Calculatrice.

Affectueuse, charmeuse, enjôleuse, mais qu'importe !

Tu te reposes à présent de cette fatigue matinale et j'en profite pour mener à bien mille occupations.

Écrire tous ces moments, les consigner pour ne pas les oublier, vibrer de cette exaltation de l'instant qui nous fait tous vivre à ton rythme.

Soupirer, respirer, expirer et aspirer à pleins poumons cette aventure humaine de te savoir ici, sous ce toit qui s'inscrira comme ton tout premier refuge.

*
* *

Tu n'as pas encore onze mois, mais tu veux goûter à tout.

Tes deux dents ne te permettent pourtant pas de mâcher comme tu l'ambitionnes, mais cela ne te perturbe guère !

Tu découvres les oranges, les mandarines, les clémentines, les pâtes de fruits, hasardeuse, intrépide, discrètement grimaçante.

Rien ne t'effraie.

*
* *

Nous allons rendre visite à une amie.

Elle possède un chat, couleur sable, qui vient se frotter contre toi.

Je me méfie de tes gestes inattendus, craignant que tu le brutalises.

Tu as envie d'explorer le logement et je me lève sans cesse pour te rattraper, avant que tu ne casses un bibelot !

Je te porte dans les bras, mais tu commences à devenir lourde.

Tu résistes, n'ayant pas terminé tes investigations !